



ADIEU GARY COOPER Le trio genevois était l'un des premiers sur la scène romande à faire le choix du français pour habiller son rock très étasunien. Avec «Outsiders», il témoigne d'une maîtrise rare en la matière.

«L'anglais, c'est souvent un déguisement»



Adieu Gary Cooper, un album qui synthétise un certain malaise existentiel contemporain par une musique lumineuse. MAGALI DOUGADOS



ENTRETIEN JEAN-FRANÇOIS ALBELDA

Il y a déjà beaucoup dans ce nom, Adieu Gary Cooper. Un filigrane fifties étasunien, l'idiome français assumé pour ne pas dire revendiqué, et cette espèce de spleen farouchement vissé à l'âme d'une génération qui n'en finit plus de faire du neuf – et du beau – avec du vieux. Il y avait eu les origines garage rock, à quatre, sédimentation encore rêche des expériences précédentes vécues sur les scènes interlopes de Suisse romande. Il y eut une tournée en Chine, une formule qui passe à trois musiciens faute de place dans l'avion, le dépaysement total, et un album live pour témoigner de la tension du choc culturel. Et puis il y a ce disque, «Outsiders», encore un emprunt au cinéma américain, au film de Francis Ford Coppola sorti en 1983.

La nuit américaine

Le choix, l'esthétique, tout sur ce troisième album est pensé en cohérence, sur un territoire sonore qui doit autant à Springsteen qu'à War On Drugs ou au punk minimal et électronique de Suicide. «C'est peut-être l'usage de la boîte à rythmes, depuis qu'on tourne à trois, qui a amené ce son. Mais rien n'est vraiment calculé. A la base, c'était simplement une décision pratique, et puis c'est devenu un truc central», explique la guitariste Perrine Berger. «Les influences ressortent de façon fortuite. Mais ce qui est bien c'est qu'on flashe tous assez simultanément sur les mêmes groupes», sourit le guitariste Paul Becquelin, par ailleurs fils du re-

gretté et mélomane Mix & Remix et donc forcément nourri à la meilleure source du rock'n'roll.

«Du rock en français, pas de la chanson française»

Lorsque Adieu Gary Cooper a lâché ses premiers accords de Fender, son écriture en français détonnait sur une scène dominée par des groupes rock qui jouaient fort, vite, et galopaient aussi loin que possible de la chanson romande. «C'était sûrement ça la particularité d'Adieu Gary Cooper. Jouer une musique vraiment américaine sur des textes français. A l'origine, on voulait faire du Velvet Underground... Ce parti pris est à double tranchant.

C'est une originalité, mais le rapport à l'écriture est délicat. On veut dire des choses simples, sans tomber dans les banalités ni dans une emphase poétique...»

Parmi les pionniers d'une nouvelle scène

L'aujourd'hui trio a en tout cas été parmi les déclencheurs d'une scène surtout basée à Genève et agglomérée autour du

noyau Cheptel Records, qui témoigne d'un rapport complètement décomplexé à la langue. «C'est super que Cheptel ait axé sa ligne là-dessus, même si du coup on est un peu moins particuliers dans notre approche... Mais on rencontre plein de jeunes musiciens à qui ça ne viendrait même plus à l'idée de chanter en anglais. C'est une évolution positive.» Et Paul Becquelin de préciser le propos: «Dans nos premiers projets, on a aussi fait des trucs maladroits en anglais. Mais si tu le maîtrises pas bien, ça tient du dé-

guisement. Nous, on veut dire des choses vraies; parler du quotidien d'une façon simple.»

Des mots simples qui sonnent juste

Parler du quotidien avec simplicité, pragmatisme, sans théâtralité. Comme Springsteen, Dylan, d'autres encore. Sur «Outsiders», Adieu Gary Cooper joue le décalage entre la description d'une réalité anxieuse, faite de grisaille et de stress sociétal. Mais dans un environnement musical à ciel ouvert. «Il faut qu'il y ait un contrepoint, un contrepoids, sinon ça serait juste hyper-terne», rit Perrine Berger. Une tension, un combat presque, comme l'illustre la pochette dessinée par le bédéiste Aseyne qui représente deux boxeurs en action. Dur de savoir qui l'emportera entre la désillusion qui frappe et l'espoir qui résiste mais avec «Outsiders», Adieu Gary Cooper gagne aux points. ○

À GENÈVE, UN CHEPTEL DE TALENTS DU ROCK FRANCOPHONE

Une scène, un esprit, une émulation... Tout ça tient finalement à peu de choses et souvent à quelques personnes. A Genève, toute une scène s'est développée autour du label Cheptel Records fondé par Robin Girod. Le chanteur, guitariste, arrangeur, qu'on avait déjà vu sillonner la planète avec Mama Rosin et aujourd'hui avec Duck Duck Grey Duck notamment a fondé cette écurie de talents qui pour beaucoup font le choix du rock en français. Parmi eux, on trouve notamment les excellents Le Roi Angus, Temps des



nuits ou l'élégant Régis. Un véritable mouvement qui a décidé que John Lennon avait tort quand il disait: «Le rock français, c'est comme le vin anglais.»



INFO
«Outsiders», Irascible, 2017
En concert le 5 juillet au Festival de la Cité de Lausanne, le 13 juillet au Festival Restons sérieux de Paris et le 2 septembre aux Francomanias de Bulle.
www.adieugarycooper.ch

VIDÉO



Retrouvez notre vidéo sur notre **app journal**.

«Aujourd'hui, on rencontre plein de jeunes musiciens à qui ça ne viendrait même plus à l'idée de chanter en anglais. C'est une évolution positive.»

PAUL BECQUELIN GUITARISTE